

Vedettes

CHARLES TRENET

dans "ADIEU... LÉONARD!", que
vient de réaliser Pierre Prévert.

Photo Essor C. F.

4^e ANNÉE - LE SAMEDI
19 JUIN 1943 - N° 132
23, RUE CHAUCHAT, PARIS-9^e

ALBERT PRÉJEAN vient d'avoir une saison bien chargée. Son activité cinématographique s'est limitée à deux films, mais quels films! L'un, « Picpus », triomphe dans les quartiers; l'autre, « Au Bonheur des Dames », va bientôt sortir en exclusivité. Se révélant au public parisien comme un de nos meilleurs fantaisistes du music-hall, il vient de s'affirmer sur les scènes de l'Étoile et de l'Alhambra avant de partir pour une brillante tournée en Belgique. Actuellement, Albert Préjean se repose dans le paisible jardin de son petit pavillon de Boulogne et, en compagnie de Lysiane Rey, qui est, sur scène, sa charmante partenaire, il se prépare à être d'attaque pour la saison à venir. Durant de longues heures, paresseusement étendus sur une chaise longue, ils font l'un et l'autre une bienfaisante cure de soleil.

De temps à autre, la sonnerie du téléphone retentit, rappelant les deux artistes aux dures réalités d'ici-bas. C'est le directeur de production qui désire voir sa vedette pour discuter avec elle du film en préparation. C'est l'impresario qui propose un engagement de music-hall et qui demande si Albert a mis au point ses nouvelles chansons. C'est le couturier qui réclame Lysiane pour un essai. Et pourtant, les deux fantaisistes sont en vacances et souhaitent de ne pas être ainsi importunés.

Pour comble de malheur, on sonne « à la grille du parc ». Ce sont deux collaborateurs de « Vedettes » qui désirent faire un reportage. Il ne manquait plus qu'eux! Albert Préjean et Lysiane Rey les reçoivent néanmoins et se soumettent à leurs exigences. Tandis que le photographe opère, le journaliste fait son interview. Mais les questions qu'il pose demeurent sans réponse. Albert Préjean et Lysiane Rey n'ont qu'un seul désir pour le moment... ne rien faire. Le moment n'est pas encore venu de parler de choses sérieuses. Il faut profiter des instants de loisirs laissés par le théâtre et le cinéma et surtout des jours calmes et tranquilles baignés de soleil.

Vacances 1943, vacances de crise.
George FRONVAL.



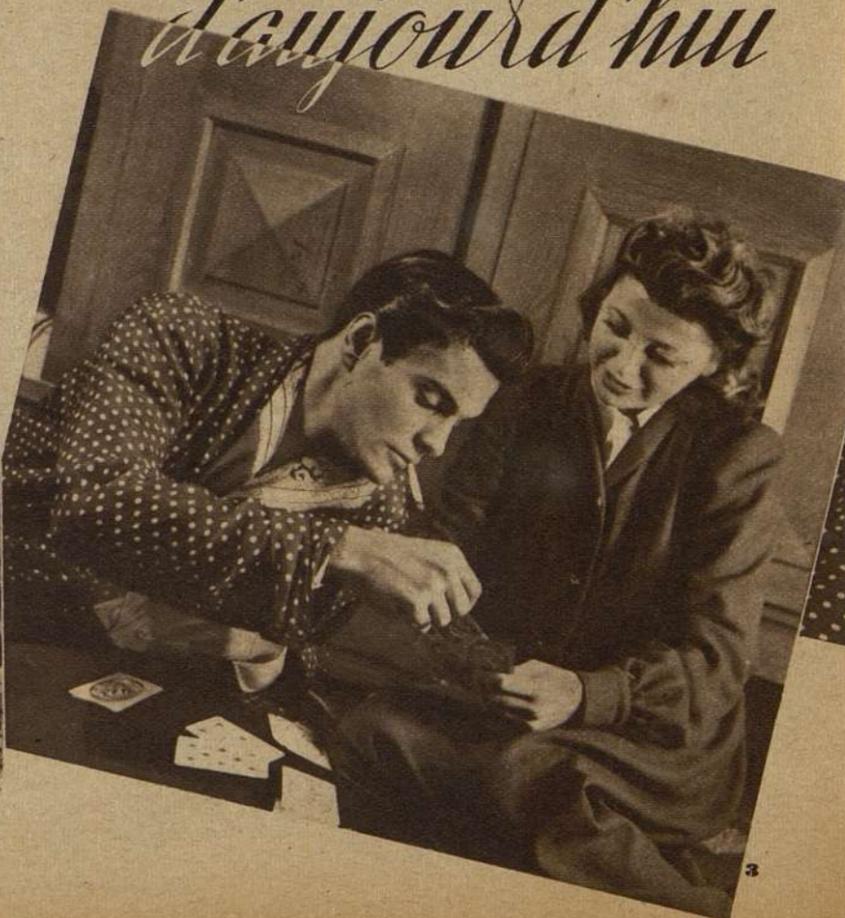
COUPLES d'aujourd'hui

1. Albert Préjean et Lysiane Rey se reposent... ou une croisière en transatlantique, sur une mer bien calme.

2. Un peu de moto avant le déjeuner, il n'y a rien de tel pour ouvrir l'appétit aux estomacs des sportifs.



2 Photos Vernaize



3

et de demain...

LOUIS JOURDAN en liberté provisoire à Paris...

Si je vous affirme qu'il est beau et qu'il a du talent, cela vous suffit-il?

Non?

Non, vraiment?

Alors, sachez qu'il est encore à Paris pour quelques jours, et qu'il est ici pour doubler sa propre voix dans son film « La Vie de Bohème ». L'actrice qui interprète le rôle de Mimi est italienne, c'est Maria Denis. Il faut, maintenant que le film est fini, qu'une comédienne française synchronise entièrement son rôle. Comme les répliques de Mimi et de Rodolphe se chevauchent souvent, Rodolphe est à Paris pour se doubler lui-même. Travail long et minutieux, qui demande beaucoup de patience et de talent pour parler juste sans être dans la situation, sans jouer la scène.

Vous voudriez peut-être savoir où habite à Paris le plus séduisant de nos jeunes premiers? Près de Villiers, dans le même immeuble que Pierre Richard-Willm, qu'il rencontre souvent dans l'ascenseur. Mais Liszt et Rodolphe attendent qu'on les présente officiellement l'un à l'autre. Ils ne se parlent pas.

On a annoncé un peu prématurément les fiançailles de Louis Jourdan avec Micheline Presle. A la générale du « Rideau Gris », ces deux charmants artistes étaient au Studio des Champs-Élysées, mais pas ensemble. Ils semblaient même ne pas se connaître, ne s'être jamais vus... Et Louis Jourdan nous a présenté sa nouvelle fiancée : elle a infiniment de charme; et ses cheveux d'un blond vénitien auréolaient un visage d'une grâce sans pareille. Elle s'appelle Mlle Berthe Pakar. Elle aime le théâtre.

— Mais je n'ai jamais songé, nous dit-elle, à être comédienne. Je me contente d'applaudir mes camarades à la scène et à l'écran.

Vous voulez connaître maintenant la carrière du premier des jeunes premiers? Il est né à Marseille, mais il a fait ses études à Versailles, au lycée Hoche. Le cinéma le tentait, mais plutôt par son côté technique. Le producteur André Daven, qui connaissait sa famille, le présenta à Marc Allégret. On lui confia le rôle créé au théâtre par Paul Cambo dans « Le Corsaire ». Mais ce film n'est jamais sorti. Ensuite, Louis Jourdan tourna « Un Tel Père et Fils », pour Duvivier, « La Comédie du Bonheur », pour Marcel L'Herbier, et « Parade en sept nuits », pour Marc Allégret. Henri Decoin le découvrit à son tour et l'engagea pour être le partenaire de Danielle Darrieux dans « Premier Rendez-Vous ». Ce fut la consécration.

Louis Jourdan fut, dans « L'Atlésienne », un admirable et émouvant Frédéric, torturé de jalousie. Depuis, il a tourné trois films que nous n'avons pas encore vus à Paris : « Histoire Comique », avec Micheline Presle et Claude Dauphin. « La Belle Aventure », avec Berthe Bovy, également de Marc Allégret, et « La Vie de Bohème », de Marcel L'Herbier, film qui a coûté trente millions. Louis Jourdan a 22 ans. C'est le seul jeune premier français de cinéma qui n'ait jamais fait de théâtre. Mais il compte faire ses débuts sur la scène l'hiver prochain, dans une pièce de Marcel Achard. Signe particulier : Louis Jourdan porte à son cou une petite caméra en or, que lui a offerte à ses débuts un célèbre jeune premier international. C'est son fétiche. Osez dire, après cela, que, pour certains, le cinéma n'est pas un Dieu?...

Jean LAURENT.

7. Louis Jourdan habite quinze jours par an à Paris. On monte les bagages au-dessus de son armoire...

6. Son premier soin est de parcourir les revues de Paris pour suivre l'actualité théâtrale et cinématographique.

3. 4. 5. Et la matinée se passe à jouer aux cartes avec sa fiancée, à lire, étendu sur son lit, et à répondre aux demandes de photographies de ses admiratrices.



6



Photos Lido

4



5

BRUITS

CHAPEAUX, S. V. P...

Dans un numéro des « Nouveaux Temps », il y a environ un mois et demi, notre excellent confrère Georges Bateau s'est violemment élevé contre l'habitude de plus en plus débordante que prennent les femmes de gêner leurs voisins au cinéma. Georges Bateau n'est pas un journaliste fraîchement émoulu dans la rubrique cinématographique, et tous les secrets des salles noires (qu'il fréquente professionnellement depuis dix ou vingt ans comme certains d'entre nous) lui sont parfaitement connus. Sa protestation est donc celle d'un Monsieur au courant de la question.

Peu de temps après, André Avisa la reprenait dans « Le Cri du Peuple ». Je n'ai certes pas l'intention de faire montre d'originalité en la reprenant à mon tour aujourd'hui. Je pense toutefois faire œuvre utile en me joignant à mes deux camarades.

Où ou non, ces dames ou ces demoiselles ont-elles le droit d'empêcher les gens placés derrière elles de voir l'écran, pour satisfaire leur plaisir de coiffer une petite partie de leur jolie tête de ces véritables monuments de fleurs ou d'autres choses qui sévissent actuellement de par la volonté fantaisiste et rarement heureuse des modistes ? Sans chapeau, elles sont d'ailleurs aussi insupportables, les trois quarts du temps les maîtres de la perruque imposant aux cheveux de nos compagnes des tuyaux et coups de fer (pas très heureux ça non plus) laissant loin derrière eux en volume les in-folio Louis quatorzième.

Ces chapeaux qui ne coiffent à peu près rien, ces cheveux qui semblent arrachés aux visages pour n'élever qu'un ridicule promoteur sur le crâne féminin, sont proprement intolérables au cinéma. Si j'y payais ma place, c'est plus de quatre fois que je m'en irais, demandant le remboursement de mon billet. Dût-il être traité de grincheux, un spectateur n'a-t-il pas le droit, depuis d'exiger d'y voir quelque chose ? Le problème est résolu depuis longtemps dans pas mal de théâtres. Qu'attend-on dans les cinémas pour en faire autant ? Le Comité d'Organisation de l'Industrie Cinématographique semble s'être intéressé ces jours-ci à la question. Dans une petite bande projetée aux actualités, il prie dorénavant les spectateurs de s'abstenir de fumer, de porter de grands chapeaux, d'amener des bébés de moins de trois ans ou des chiens. En ce qui concerne le chapeau des spectatrices, on aimerait bien le voir, non pas prier, mais exiger...

Jean ROLLOT.

INGRATITUDE

Max Dearly fut conduit à sa dernière demeure par de nombreux amis qui avaient tenu à lui apporter, une fois encore, le témoignage de leur sympathie. Parmi les cent personnes qui assistèrent au service funèbre, on put reconnaître quelques artistes qui avaient joué avec lui sur les scènes des boulevards et plusieurs metteurs en scène qui avaient eu la chance de diriger le grand fantaisiste dans des films. Mais de directeurs, point. Aucun de ceux auxquels Max Dearly de son vivant apporta la collaboration si précieuse de sa personnalité n'était là. Quelle ingratitude et quelle honte ! Heureusement, pour compenser ces absences, on pouvait remarquer dans le cortège des figures inconnues. C'étaient d'anonymes admirateurs du grand comédien, qui venaient lui rendre un dernier hommage. Car le public, le vrai public, celui des galeries et des places à bon marché, a un cœur et n'oublie pas ceux qui l'ont distrait et amusé.

Un mot de Max Dearly

Puisque nous évoquons la personnalité de Max Dearly, dont le nom demeurera infiniment lié à la vie parisienne et boulevardière, qu'il nous soit permis de relater ici un de ces mots spirituels qui lui étaient familiers.

Il se trouvait alors en procès avec le directeur des Variétés et avait été convoqué par le juge chargé d'étudier l'affaire. Comme le magistrat ayant consulté le dossier parut étonné devant les cachets imposants que touchait le fantaisiste, lui déclarait :

— Mais c'est insensé, Monsieur, vous touchez en un mois plus qu'un conseiller d'Etat en un an !

Max Dearly, imperturbable, lui répondit :

— C'est que moi, Monsieur, je fais rire.

Ses débuts au Cinéma

La grande vogue de Max Dearly au cinéma date des premières années du film parlant. Désormais, ses créations dans « Coquecigrôle », le film de Berthomieu dans lequel il eut Danielle Darrieux, alors timide débutante, comme partenaire. « Azais », « Coups de roulis », où il joua le rôle créé à Marigny par Raimu, « Si j'étais le Patron », où son humour se mariait merveilleusement avec la fantaisie juvénile de Fernand Gravey. « Le Dernier Milliardaire », qu'il tourna sous la direction de René Clair, demeurent encore présentes dans nos mémoires.

Mais ses débuts cinématographiques remontent à beaucoup plus loin. A l'époque héroïque, on tournait un film en quelques heures sur un scénario souvent improvisé. Un matin, la concierge remit à Max Dearly un pneumatique. Celui-ci était ainsi conçu : « Nous tournons « Carmen ». Venez, on a besoin de vous. » Sans perdre un seul instant, le fantaisiste se prépara et, une fois sur le trottoir, héla un fiacre, qui le conduisit au studio. Le metteur en scène qui l'attendait avec impatience lui dit : « Dépêchez-vous, c'est vous qui incarnez Don José. » Max Dearly était loin de s'attendre à un pareil rôle. Mais déjà, à cette époque, on

faisait des erreurs dans les distributions. Il se rendit dans sa loge et se prépara. Toute la journée il tourna. Le soir, les intérieurs terminés, le metteur en scène lui dit : « Rendez-vous demain matin à la gare de Lyon, on part pour Fontainebleau tourner dans la forêt la scène des contrebandiers. »

Le jour suivant, Max Dearly, vêtu d'un élégant uniforme, évolua devant la caméra dans un décor soi-disant espagnol. Après le déjeuner, profitant de la pose, il décida de faire, avec un camarade, une petite promenade à cheval. Les deux amis partirent au trot de leurs montures et suivirent au hasard les sentiers sylvestres. Or, brusquement, au détour du chemin, les deux comédiens croisèrent un peloton d'élèves de la célèbre école de cavalerie qui les regardèrent étonnés, puis, rectifiant la position, les salua. Max Dearly et son ami leur rendirent leur salut et ne pouvant garder plus longtemps leur sérieux piquèrent des deux et s'éloignèrent le plus vite possible en s'amusant fort de cette méprise.

Ce fut la seule fois dans sa vie que Max Dearly recut les honneurs militaires.

LE RÉGLEMENT EST FAIT POUR LES CHIENS

La Préfecture de Police — vous l'avez lu dans votre journal — vient de prendre une décision qui ne manquera pas de satisfaire plus d'un Parisien. Désormais, tous les chiens devront être tenus en laisse, exception faite pour les chiens de berger ; mais les troupeaux sont plutôt rares à Paris. Lorsque Médor aura à satisfaire un besoin de quelque nature que ce soit, il devra le faire dans le caniveau. On pourra donc, maintenant, marcher à l'aise sur les trottoirs sans avoir à craindre de faire de mauvaises rencontres.

Comme on faisait part de la décision prise par notre Préfet à Jean Tossier qui, comme compagnon, a un charmant petit chien, le sympathique fantaisiste, de sa voix nonchalante, déclara :

— Bravo ! Bravo ! Car, en fait de porte-bonheur, je préfère un trèfle à quatre feuilles. C'est un peu moins encombrant et beaucoup plus agréable.

QUAND LES ARTISTES ÉCRIVENT

Complètement remise de ses émotions, Gina Manès travaille actuellement à la rédaction de ses mémoires. Avec la collaboration d'une jeune journaliste, elle prépare un livre qu'elle espère pouvoir publier le jour où le papier ne sera plus une matière aussi rare.

Christiane Delyne, nous l'avons annoncé ici, a décidé de faire mieux. Elle met actuellement au point un roman à clé dans lequel, sous une forme voilée, elle contera ses souvenirs de femme... fort dévêtue.

Voilà qui promet d'être intéressant. Mais si les comédiens n'hésitent pas à faire une concurrence déloyale aux écrivains, il est vrai que parfois certains de ces derniers, tels René Fauchois, Maurice Rostand, Pierre Frondaie, n'hésitent pas, eux aussi, à monter sur les planches, leur rondant ainsi la monnaie de leur pièce.

Certains artistes, comme Fernandel, Pierre Fresnay et Pierre Blanchar, se sont essayés avec plus ou moins de bonheur dans la mise en scène de cinéma. C'est ce qui fit lire, l'autre jour, à Berthomieu, entre deux prises de vues du film « Le Secret de Madame Clapain » :

— Quand j'aurai fini mon film, il faudra que j'aille voir Blanchard pour lui demander de me confier un petit rôle dans le film qu'il a en préparation.

A CHACUN SA RÉCOMPENSE

Les lauréats du film documentaire viennent de recevoir leurs prix. Au cours d'une originale manifestation, organisée par André Robert, dont la débordante activité et l'inlassable énergie permirent au premier Congrès du Documentaire de connaître un éclatant succès, les récompenses furent données aux trois vainqueurs du tournoi. C'est dans le cadre des austères salons du Club Alpin que Marcel Ichac, le réalisateur de « A l'assaut des Aiguilles du Diable », reçut un diplôme des mains de Henri de Segonzac, avec lequel il participa à la première expédition française de l'Himalaya. Georges Rouquier, auteur du film « Le Tonnelier », fut récompensé à la Halle aux Vins et René Lucot, réalisateur de « Rodin », fut couronné au musée Rodin.

Ainsi s'achève, d'excellente façon, une manifestation très réussie. Il ne vous reste plus qu'à attendre l'année prochaine le second Congrès du Documentaire qui, comme celui de cette année, présentera un très grand intérêt. Bravo, André Robert « Art, Sciences, Voyages » a bien mérité du cinéma.

ÉCHOS

Pour tenir compte du désir exprimé par un nombreux public, le lever du rideau de « Rien qu'un Baiser », comédie-opérette de Georges Dulac, a lieu désormais en soirée, très exactement à 19 h. 50. Matinées dimanches et fêtes, à 11 h. 45. Rappelons également que le jour de relâche hebdomadaire est fixé au jeudi de chaque semaine.

La société « Eclair-Journal », à qui nous devons déjà tant de films à succès — et, en particulier « Marie-Martine », dont nous avons signalé, en temps voulu, l'exceptionnelle qualité — vient de transférer son siège social et ses bureaux au 30 de la rue François I^{er} (Balzac 58.97 et la suite). L'agence de Paris d'Eclair-Journal reste, comme précédemment, au 9 de la rue Lincoln (Balzac 58.95).



1. Suzy Carrier, la nouvelle vedette (3-1943), est devenue une gracieuse serveuse pour...

2. ...le « réveillon » que les indigents de Belleville ont fêté en compagnie des quatre vedettes...

3. ...du film « L'Escalier sans fin » : Pierre Fresnay, Madeleine Renaud, Suzy Carrier et Raymond Bussières.



— ARDON, monsieur, pour le « Réveillon », s'il vous plaît ?

— Plateau B, première porte à gauche, au fond de la cour.

— Merci, monsieur... mais dites-moi, malgré que ce soit du cinéma... (sic), c'est vrai qu'on va manger ?

— Moi, je n'en sais rien, je ne suis que le portier... En tout cas, je me suis laissé dire qu'en effet...

Ma stupéfaction ne connut plus de bornes lorsque, quelques minutes plus tard, j'entrai dans une grande salle aux murs vitrés et blancs d'hôpital, ornés de pancartes sur lesquelles on pouvait lire : « Joyeux Noël à tous ». Noyée par une foule bruyante de près de deux cents bons vieux et bonnes vieilles de « chez nous », une grande table de banquet était dressée en son milieu. Dans un angle, sur une estrade, des musiciens jouaient le « Largo » d'Hændel ; et, en face, un immense buffet offrait des victuilles appétissantes, lorgnées avidement par quatre cents yeux luisants. Parmi les serveuses de cet original festin, qui s'affairaient autour de leurs « clients », gênés dans leurs vêtements du dimanche, deux visages attirèrent mon attention. Mais oui, c'étaient elles : Madeleine Renaud... et Suzy Carrier !

— Que faites-vous donc ici ce 15 juin ?

— La charité en s'amusant, me dit Suzy Carrier.

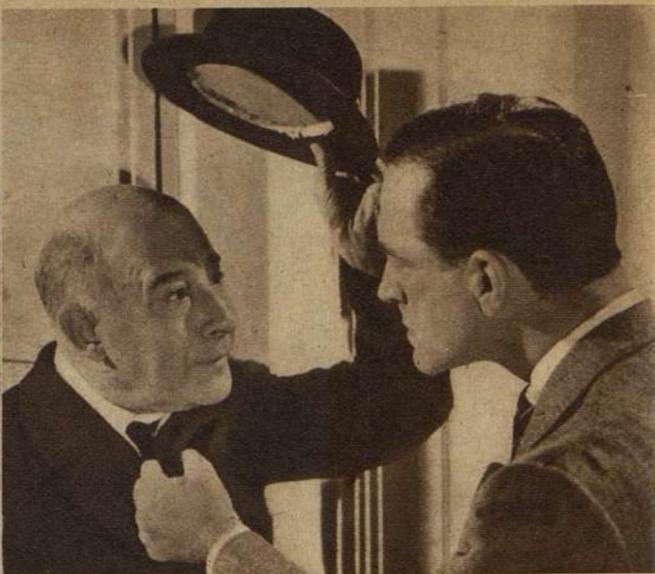
— Nous tournons sous la direction de Georges Lacombe une des principales scènes de « L'Escalier sans fin », qui se passe un soir de Noël dans une maison d'accueil.

— Et MM. Granhando et Rachet, les directeurs des « Productions Miramar », ont voulu que ce soient de véritables indigents qui viennent figurer...

— ...Pour ce réel « Réveillon », présidé par deux mauvais garçons que nous attendons.

En effet, Pierre Fresnay et Raymond Bussières, les bons « mauvais garçons », pénétrèrent les bras chargés de bouteilles et de friandises que se partageaient les convives tout au long de cette nuit merveilleuse. Car, miracle quotidien du cinéma, si tout cela se passe pour les besoins du scénario de « L'Escalier sans fin », les indigents de Belleville en profitèrent largement. Contrairement à l'habitude, les mets n'étaient pas en carton-pâte.

Guy BERTRET.



Photos extraites du film.

Le diable on diable

Si on vous parlait du diable, quelle image se formerait dans votre esprit? Celle d'un démon cornu, boiteux, avec une langue queue, évoluant au milieu de flammes en brandissant une fourche, ou, plus simplement, la figure sarcastique de... Jules Berry?

On peut dire que depuis que le monde est monde, l'énigmatique personnalité du diable a hanté toutes les générations de tous les pays. Qu'on l'appelle Satan, Lucifer, Tentateur, Malin, Légion, Esprit du Mal, Belzébuth, Béliar, Mammon, comme dans la Bible, Ahriman, comme en Perse, (le génie du mal dans la religion de Zoroastre), Typhon (le diable de la mythologie égyptienne), Loup Fenris chez les peuples scandinaves, ou le serpent Sischia comme chez les Indous, c'est toujours le même être, le même génie maléfisant, que l'on charge de tous les malheurs qui accablent notre pauvre humanité, et dont même les esprits soi-disant forts gardent une vague appréhension.

On conçoit fort bien qu'il n'est pas de figure qui ait plus prêté à la fantaisie des artistes que celle du « malin esprit ». Pour représenter le diable, il semble qu'aucune règle n'ait été imposée à l'imagination des peintres, des sculpteurs et des poètes, des écrivains... Avec un tel sujet, il n'est pas étonnant que l'inspiration n'ait pas manqué en littérature.

Au moyen âge, quand on jouait les « Mystères », sous les porches des cathédrales, on représentait toujours l'enfer comme une gueule de dragons d'où s'échappaient des diables qui ressemblaient assez aux faunes de la mythologie païenne. Le diable de Dante (La Divine Comédie) fut spécifiquement épique. Asmodéc, le diable boiteux de Le Sage, avait le don précieux de faire voir à de simples mortels, à travers les toits et les murs des maisons, ce qui se passait chez des particuliers. Il y eut aussi ce fameux diable dont parlait Alexandre Dumas, qui jeta hardiment un pont au-dessus d'un gouffre sans fond et qui, pour prix de son salaire, dut se contenter de l'âme d'un chien au lieu de celle d'un humain, comme il l'escomptait.

Mais le plus célèbre de tous les diables, héros de littérature, fut certainement Méphistophélès qui personnifia l'esprit du mal dans le « Faust » de Goethe. C'était un démon élégant et de bonne compagnie, un Belzébuth dandy, à peine boiteux et sentant l'ambre au lieu de puer le soufre...

Comme on peut le constater à travers ces quelques différentes œuvres, le diable en dehors de sa laideur native, possède un privilège précieux, que beaucoup d'êtres plus beaux lui envieraient : celui de se changer, de se transformer à l'infini, en un mot « la métamorphose ».

La dernière métamorphose en date du diable, est celle qu'on doit au scénariste J. P. Le Chanois et à laquelle on ne s'attendait guère : il nous est présenté tout prosaïquement sous les traits d'un parfait « rond de cuir », ressemblant assez à un huissier ou à un homme d'affaires, tant il a des apparences bonasses et timides, même pour réclamer et exiger un paiement plus qu'usuaire. On ne se méfie pas de sa silhouette effacée, il a l'air si bon enfant et puis il envoûte si bien avec ses paroles doucereuses dont on ne saisit pas toute la portée...

« Que voulez-vous », dit-il à Roland Tisnot — un peintre, qui, parmi tant d'autres êtres humains, lui a vendu son âme contre une main-talisman, — je suis bon diable et, puisque vous désirez vous racheter, et sauver votre âme, je veux bien vous rendre la main lorsque vous le voudrez et vous la laisser encore le temps de réfléchir, mais à condition que le prix de la location doublerait chaque jour : aujourd'hui un sou, demain deux sous, après-demain quatre sous... jusqu'à l'infini. »

Le peintre se croit alors tranquille pour quelque temps. Qu'est-ce qu'un sou?

Mais cela va loin l'infini... très loin, et, sous sa générosité apparente, le diable tient une fois de plus une âme sous sa griffe.

Ce diable, amis lecteurs, beaucoup d'entre vous l'ont déjà reconnu et applaudi; le parfait artiste qui l'incarne, c'est Palau... il dresse sa silhouette sombre de « petit homme » sur les écrans parisiens, dans ce grand film français de la Continental-Film « La Main du Diable » qui triomphe depuis plusieurs semaines au Biarritz.

Le peintre Roland Tisnot, persécuté par le diable Palau, n'est autre que l'extraordinaire Pierre Fresnay.

Les autres interprètes de ce beau film de fantaisie déconcertante, qui se déroule dans une ambiance d'inquiétude poussée parfois jusqu'à l'angoisse, et dont la réalisation est due à Maurice Tourneur, sont Josseline Gaël, Noël Roquevert, Guillaume de Sax, le boxeur Jean Despau, Pierre Larquey et Gabriello.



JEAN MARA



Launched by Bruno



Photos Lido

en liberté

IMAGINEZ un petit homme jeune, tout à fait taille jockey, aux cheveux châtain clair, avec des yeux pétillants de malice qui vous scrutent à travers de grosses lunettes fumées, et un sourire teinté à la fois de gentillesse et d'ironie... un petit homme assez mystérieux, sans cesse en mouvement et éclatant de fantaisie, que l'on peut apercevoir à toutes les « premières » de théâtre et de cinéma, dans tous les grands concerts, galas et réceptions, toujours caché dans quelque coin de la salle ou de la « coulisse », éternellement en bataille avec un minuscule crayon et un petit carnet cent fois froissé... et vous aurez ainsi la « caricature » à peu près ressemblante de Jan Mara, le plus brillant et le plus parisien de nos caricaturistes actuels!

Ses collaborations à de multiples journaux — sans oublier le nôtre — permettent de voir défiler chaque semaine des dizaines et des dizaines de dessins, parsemés d'étoiles : son « cachet » d'auteur. Ses têtes et ses silhouettes, vraie « symphonie en blanc et en noir », sont faites de roseries élégantes et l'on y trouve comme chez le grand Sem, cette sorte d'intuition qui lui fait mettre le doigt sur le trait spécial d'un visage. Bien que parfois spirituellement « méchant », cet excellent artiste n'a pas beaucoup d'ennemis mortels...

Jan Mara habite, à Montparnasse, un charmant atelier de 6 mètres de haut, dont les tables, les sièges... et le sol sont jonchés de dessins, de journaux, d'esquisses, de rouleaux de papier et — unique manifestation d'ordre — d'une foule de cartons bien rangés, où sont soigneusement classées les « tête » du Tout-Paris!

Sa passion cachée? Collectionner les chandeliers de valeur de tous styles... Son violon d'Ingres? Jouer du violon... et de la contrebasse!

Jan Mara-aux-lunettes-noires mène une vie impossible, au détriment de ses yeux... et de son estomac, bien souvent. Toute la journée dehors, il ne travaille tranquillement qu'en rentrant du spectacle : de minuit à quatre heures du matin, à coups de cigarettes! Mais, actuellement, il est particulièrement « noyé » par son exposition qui aura lieu chez Alice Cocéa, aux Ambassadeurs.

Environ 200 dessins de spectacles, en partie aquarellés; presque toutes les vedettes de Paris! Jan Mara est plus que jamais le « fauve » en liberté qui « griffe », avec son crayon, quelques derniers « innocents », car le vernissage est fixé au lundi 21 juin, sous le patronage de « Vedettes ». Ce sera ainsi la première manifestation très parisienne d'été et — coïncidence amusante — la Sainte-Alice tombe le même jour...

Beaucoup de vedettes, « victimes » du caricaturiste, feront la connaissance de leur « lorrionnaire » cet après-midi-là et gageons que jamais autant de grandes « moles » ne seront aussi groupées, pour se voir « briller »... sur les murs d'une seule salle!

Pierre HANI.

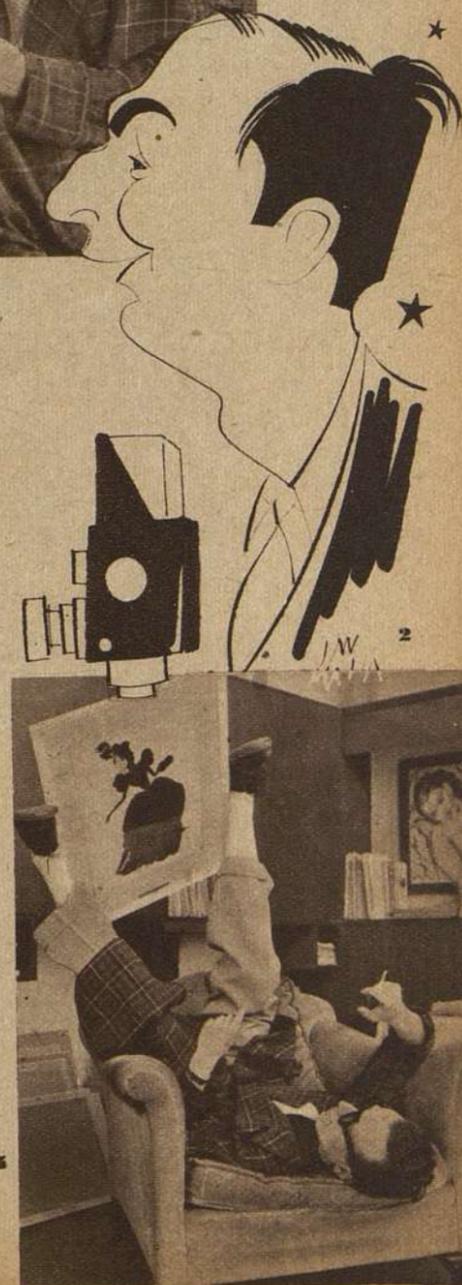
Caricaturiste

1. Une ressemblance parfaite : Jan Mara, vu par... le jeune « caricaturiste » Blanchette Brunoy, qui possède un joli talent.

2. Notre collaborateur Lido, le plus parisien des reporters photographes, vu « en douce » par Jan Mara, pendant notre reportage.

3. Tandis que Blanchette Brunoy dessine le caricaturiste, chez lui, celui-ci se venge du photographe en le « croquant ».

4. Dans son atelier, Jan Mara contemple, dans une position fantaisiste, le profil d'Alice Cocéa, un des 200 dessins qu'il expose...



TABLEAUX VIVANTS

Reportage Bertrand Fabre.

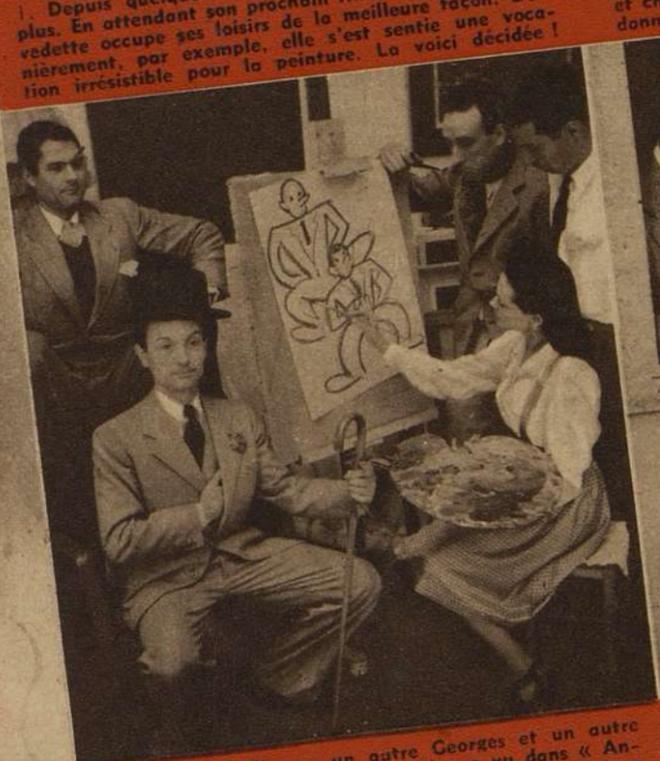


1. Depuis quelque temps, Louise Carletti ne tourne plus. En attendant son prochain film, notre charmante vedette occupe ses loisirs de la meilleure façon. Dernièrement, par exemple, elle s'est sentie une vocation irrésistible pour la peinture. La voici décidée !

2. Dès qu'elle eut franchi — avec son matériel — le seuil de l'atelier des jeunes peintres Jean Seppe et R.V. Duyck, qui exposèrent leurs œuvres récemment et chez qui posait Génin, elle parla déjà d'abandonner le cinéma pour la palette et le pinceau.

3. Après avoir longtemps admiré les toiles magnifiques qui s'offraient à sa vue, elle dirigea son regard... et ses petits pieds vers les natures vivantes... Elle remarqua notamment l'étonnant portrait de son excellent camarade Georges Grey, qui fut son partenaire.

4. Elle admirait toujours le fameux portrait lorsque, soudain, le sujet s'anima. Louise eut un mouvement de frayeur. Mais ce n'était que Georges qui venait de lui jouer une bonne farce ! Louise rit beaucoup et proposa de continuer immédiatement la plaisanterie !



5. Georges Rollin — un autre Georges et un autre partenaire de Louise, celui que l'on a vu dans « Annette et la dame blonde » — fut aussitôt désigné pour satisfaire aux caprices de Louise !... Et ce document démontre bien le comique de la situation.

6. Mais les plaisanteries les plus courtes sont, paraît-il, les meilleures. Aussi Louise prit-elle très vite la décision de devenir plus sérieuse. Elle demanda à ses deux amis de vouloir bien poser, comme le plus sage des modèles. Hélas ! l'essai ne fut pas très heureux !

7. Evidemment, la ressemblance n'était pas parfaite, même avec la meilleure volonté du monde. Louise se rendit à l'évidence et conseilla à ses amis de s'abonner aux soins éclairés des maîtres de cet art qui ne s'apprend pas. Louise se contenta de poser !

8. Et comme il se doit que les choses les plus mal parties doivent toujours bien se terminer, Louise Carletti et Georges Rolland ont commenté en détail cette séance particulièrement imprévue en bavardant sous leurs splendides portraits, encore tout frais de peinture !...

Photos J. M.

EDITH

C'est la réplique du « Cocu Magnifique » : une étude de la jalousie qui tourne à la démence furieuse. Mais au lieu d'une farce, c'est une tragédie qui respecte même la règle des « Trois Unités ».

Ce théâtre d'introspection psychologique porte la marque d'une époque. Il manque de tout ce que je recherche au théâtre : la poésie, la fraîcheur, l'oubli de notre vie tristement réaliste et médiocre. Mais, sans l'aimer, j'admire pourtant le talent de M. François Jeantet qui, pour la seconde fois, présente au public parisien une œuvre forte, dépouillée, bien construite et écrite avec soin.

C'est du théâtre incontestablement. Et le cas de cette femme, jalouse jusqu'à la folie, et qui soupçonne injustement sa belle-fille d'être la maîtresse de son mari, est traité jusqu'à l'extrême par une sorte de médecin des âmes, qui ne recule devant aucune psychanalyse.

Germaine Dermoz est ce monstre plus vrai que vraisemblable, qui pousse son mari au suicide, et accuse encore sa belle-fille d'être responsable de cette mort. C'est une des plus grandes tragédiennes de notre époque. Auprès d'elle, les autres interprètes pâlisent un peu : le fils, Ulric Guttinguer, et le pauvre mari, Fernand Fabre, jouent sans défaillance. La jeune belle-fille, Mlle Anne-Marie Rochand, n'est pas à leur diapason. La mise en scène de Guy Rotter ne mérite que des éloges.

**A LA COMÉDIE-FRANÇAISE :
IPHIGÉNIE A DELPHES**

Cette tragédie de Gerhart Hauptmann a été écrite sur un scénario de Goethe, extrait de son « Voyage en Italie ». Décidément, la famille des Atrides est honorée, cette saison, sur les scènes parisiennes, avec « Electre » et « Les Mouches ».

Un an après la représentation de l'« Iphigénie en Tauride », de Goethe, il était curieux de comparer avec celle du maître l'« Iphigénie » d'Hauptmann, dont les interprètes principaux sont les mêmes : Mary Marquet est toujours Iphigénie, « belle comme un rêve de pierre ». Donneaud est encore Oreste, entouré des brouillards de la folie. Henriette Barreau est une Electre implacable. Et Jean Chevrier un Pylade d'une belle ardeur juvénile.

L'« Iphigénie » d'Hauptmann n'est sans doute qu'une suite à l'« Iphigénie en Tauride » de Goethe, que nous avons entendue, l'an passé, chez Molière, en français et en allemand. Mais quelle admirable synthèse de la fatalité antique s'acharnant sur la fameuse famille des Atrides ! Je ne sais si Dieu est innocent ou non de ces injustes malheurs, mais l'infortune de ces héros grecs, dont l'histoire a été si souvent traitée, touchera encore maintes générations de spectateurs.

Pierre du Colombier a mis son talent au service de la traduction de cette puissante tragédie d'une haute envolée. La mise en scène de Pierre Bertin et le décor d'Ed. M. Pirot sont à l'échelle de cette grande œuvre.

L'hommage rendu au grand dramaturge allemand Gerhart Hauptmann, à l'occasion de ses quatre-vingts ans, et dont les œuvres sont traduites dans toutes les langues, est digne de la Comédie-Française, digne surtout de la sobre et émouvante grandeur du puissant dramaturge des « Tisserands », qui n'a pas essayé de rivaliser avec le génie divin de Goethe, et encore moins de lui manquer de respect, mais qui a repris un sujet vieux de deux mille ans, exerçant toujours la même force d'attraction sur l'imagination des poètes comme Giraudoux, et des puissants auteurs dramatiques comme Gerhart Hauptmann.

Les intentions du puissant dramaturge Gerhart Hauptmann sont bien réalisées dans le tableau ci-dessous et les attitudes de ces trois personnages d'« Iphigénie à Delphes », qui retracent le tragique destin des Atrides.



LE PAIN DE NOTRE VIE

Jacques Hébertot reprend au Théâtre de l'Œuvre le programme qu'il s'est tracé : voici la quatrième pièce inédite de la saison. Comme d'habitude, ce nouvel auteur, Jacques Zanuso, n'a encore jamais été joué. On fera certainement des rapprochements entre « Le Pain de Notre Vie » (quel beau titre !) et « Le Bout de la Route ». On parlera aussi du retour à la terre. Et dans les deux cas, on dira des sottises.

La pièce de Zanuso a été écrite bien avant le succès du « Bout de la Route » et la mode du retour à la terre. C'est une œuvre puissante, sans vaine littérature, sans lyrisme superflu. Le dialogue semble taillé dans une motte de terre. Parfois, certaines scènes restent en friche, les mauvaises herbes poussent entre les tuiles du clocher, mais un air vivifiant souffle sur ces trois actes. Et tout cela, « ça sent si bon la France », qu'on en est tout bouleversé.

Une sève savoureuse coule dans le récit et le langage d'une œuvre plus symbolique que rustique. L'histoire est simple : c'est celle d'un homeau abandonné de presque tous ses habitants. Dans une ferme, un jeune paysan, marié et sans enfants, ne rêve qu'aux fameuses tentations de la grande ville. Sa femme et une vieille mère aveugle essaient en vain de le raisonner. Un jour, trois gars de la ville arrivent chez lui. Ils sont là, dégoûtés des autres et d'eux-mêmes. Ils attendent de la terre le repos, le calme que la ville leur refuse. Ils offrent au paysan leurs bras et leur bonne volonté. Mais l'un d'eux a été l'amant de sa femme. Ce n'est pas pour l'amour de la terre qu'il a fui la ville. Il veut reconquérir celle qu'il aime. Elle finit, après bien des luttes, par lui céder pour avoir un enfant que la nature lui refuse, un enfant symbole de la renaissance du village. La tombe de la vieille aveugle se creuse



Dans « Le Pain de notre Vie », Catherine Senour et Albert Morys forment un couple de paysans attachés à la terre.

Photo Fertille-Dufaux

à l'ombre du berceau, tandis que les cloches sonnent joyeusement dans l'église si longtemps muette. Et la vieille, avant de mourir, « entend les pas de son fils qui s'approchent et les pas de la vie qui s'éloignent ».

Le troisième acte est très beau, et la mise en scène d'Etienne Hervier crée une atmosphère infiniment poétique.

Je ne vois que du bien à dire de Catherine Senour, Albert Morys, Claude Duvernoy, Fernand Ferras. Mais un jeune élève de Tonia Navar, Jacques Sylvain, dans un rôle de camelot, est tout à fait remarquable de fantaisie gouailleuse et de sincérité. Voilà un nouveau René Dary.

Et dans le rôle si émouvant de la vieille mère aveugle, Marguerite Fontanes a été justement acclamée. Cette vieille, qui semble voir le dedans des hommes, et qui affirme que « les cloches vivent, chantent et pleurent comme nous », parle avec un accent de vérité et de simple poésie rustique qui touche tous les publics.

Jean LAURENT.

PREMIER RECITAL ANA NEVADA

Lorsqu'elle sera devenue une grande danseuse, Ana Nevada n'oubliera certainement pas son premier recital donné récemment Salle Pleyel. Si j'écris « lorsqu'elle sera devenue », c'est parce que j'ai la certitude qu'elle le deviendra. Et si le souvenir de ce premier concert me semble ne devoir jamais la quitter, c'est parce qu'elle y a connu un très gros succès dont il est juste de préciser qu'il ne doit rien à la curiosité ou à la sympathie. Cette grande fillette de quatorze ans, que la nature s'est plu à parer de la beauté qu'elle dispense normalement à certaines adolescentes de dix-sept, a conquis d'emblée le public au cours de cette soirée. Encore qu'elle ait voulu nous prouver à l'aide de ses trois premières danses, qu'elle possédait une culture chorégraphique étendue du classique au moderne. Ana Nevada a brillé plus particulièrement, par la suite, dans la danse espagnole qu'elle pratique avec grâce et sincérité. Sans doute y perce-t-il de temps à autre une influence du music-hall dont elle devra se libérer dans l'avenir. Sans doute aussi cette danse n'a-t-elle pas toujours la fermeté désirable. Ce sont là de très légers défauts, fait d'une débutante. Il ne ressort pas moins impérieusement de cette première manifestation d'un jeune talent qu'il élèvera bientôt, et sans difficultés, Ana Nevada au rang des rares grandes vedettes du genre, qu'elle égale déjà dans le style et l'élégance. Sa ligne est sans défaut et son charme éclatant. Si son épanouissement féminin n'est pas complet, la jeunesse magnifique d'Ana Nevada en est la seule cause. Quoi qu'il en soit, ce par quoi elle vient de s'imposer pleinement, c'est son sens inné de la musique. Qu'il s'agisse de Granados, Albeniz, Senti, elle traduit en images très pures chacune des écritures qu'elle aborde. Sa « corrida » de Valverde particulièrement spectaculaire, son « Alegrias » expriment la même qualité. Toutefois, c'est dans sa « Jota aragonese », bouquet final du concert, qu'elle a mis le meilleur d'elle-même, nous révélant là une grande danseuse espagnole.

Jean ROLLOT.

LYRIQUE POPULAIRE

Juin. Voici poindre la fin de la saison théâtrale. A la faveur du coup d'œil d'ensemble, n'est-il pas juste d'accorder une mention spéciale à la Gaité-Lyrique. La récente reprise de « Rip », avec sa vedette-type André Baugé, prouve que l'opérette, dans ce cadre favorable aux vieilles traditions, conserve un public des plus attentifs et des plus nombreux également. Mais à cette place, il convient surtout de noter le succès qu'ont rencontré auprès du « populaire » trois ouvrages formant « saison d'opéra-comique » : « Mignon », « Lakmé », « Le Chemineau ». Décors et costumes disent eux-mêmes que ces spectacles ne datent pas d'hier. Mais M. Gressier, au pupitre, a su rendre à chaque partition un attrait que l'on aurait tort de croire périmé.

E. St-P.

et
Sur LEVECOU

MONSIEUR DES LOURDINES.

Le roman de M. Alphonse de Chateaubriant, écrit il y a déjà beaucoup d'années, est de la plus vive actualité. Il projette, avant qu'elles fussent répandues comme aujourd'hui, des idées dont les événements ont précipité l'urgence mais qui sont en réalité, en dépit des époques, des modes, des intérêts immédiats et apparents, des idées de réaction et de réajustement. L'entreprise de M. Pierre de Hérain de réajuster à l'écran « Monsieur des Lourdines » répond donc avant tout au désir du metteur en scène de souligner la pensée de l'écrivain. De quoi s'agit-il donc dans l'œuvre d'Alphonse de Chateaubriant ? De montrer tout d'abord la persistance de la race chez les êtres de traditions vertueuses et de définir les traditions paysannes et de leur teintes puissantes, envers et contre tout, nants doivent, envers et contre tout, maintenir l'exercice. La grande figure symbolique du roman et du film est un épique imposent le respect. Ses vastes domaines couvrent le Poitou et la terre des Lourdines est une source de travail et de bonheur au pays. Anthime, le fils de la maison ne parait, par contre, goûter que fort modérément l'air de ses forêts ! Les fastes de Paris l'attirent ; traînant encore après lui le por-

fum champêtre de son sol natal, il débarque un jour dans la capitale et ne tarde pas à se mettre « dans le mouvement ». On le rencontre aux courses, dans toutes les réunions mondaines, dans les salons de la maîtresse la plus recherchée de Paris, ses couleurs apparaissent sur les hippodromes, ses lévriers font l'admiration des promeneurs de l'avenue du Bois. Tout cela, on le devine, ne va pas sans un train de vie de millionnaire ! Anthime fait des dettes, a recours à un usurier qui, lassé un jour d'accorder à un crédit sans recevoir jamais le remboursement, écrit à M. des Lourdines et demande à être remboursé de son fils. La nouvelle des dettes de son fils. Le vieux M. des Lourdines est une bombe ! Le vieux couvert des dettes d'une bombe ! Le vieux fait l'effet d'une bombe ! Le gentilhomme met en vente ses terres, qu'il a de plus cher au monde avec l'honneur de son nom, et acquitte les traités signés par Anthime. L'opération terminée, la famille des Lourdines est pratiquement ruinée. La mère d'Anthime survit pas à ce coup terrible et voici de nouveau le jeune dandy replongé dans l'air natal. Son seul désir est de regagner Paris au plus vite, mais c'est alors que s'impose la force des traditions ancestrales. En apprenant que sa conduite a tué sa mère, que son père est à peu près ruiné, que la terre des Lourdines, pour la première fois depuis des siècles, échappe à sa famille, le jeune homme sent se réveiller en lui toutes les vertus de sa race. Il revient de ses errements et, tandis qu'il se dispose à épouser une jeune aristocrate du voisinage, Anthime sent de nouveau couler dans ses artères le sang des Lourdines. On voit le dessin, et le dessein de cette œuvre. M. Pierre de Hérain qui, pour la première fois, signe la mise en scène d'un film, l'a réalisé avec un souci certain de noblesse et le désir certain d'exalter les beaux sentiments. M. André Obey a écrit avec soin l'adaptation et les dialogues, et M. Marcel Delannoy a composé, pour accompagner les images tour à tour chatoyantes ou bucoliques, une excellente partition. Dans la distribution, la belle stature de Raymond Rouleau domine. Il exprime ici avec un talent très sûr les retournements de l'enfant prodige. Constant Rémy trace une belle figure de M. des Lourdines, visage symbolique du gardien des traditions de jeune lionne empanachée. Clémentine de Génia, qui aborde son premier grand rôle à l'écran, montre des qualités qui s'affirmeront encore. Jacques Valrennes, Debucourt, Jacques Castella, Pierre Jourdan, etc., jouent les autres rôles importants de ce film.

Roger RECENT.

SAMEDI 19 JUIN 1943
PALAIS DE LA MUTUALITÉ
24, Rue Saint-Victor

GRAND GALA

au profit des prisonniers
de l'imprimerie E. DESFOSSÉS

MARIE BIZET ■ GABRIELLO
ROBERT ROCCA ■ PAUL
AZAIS ■ JEAN LAMBERT
■ ■ JEAN SOLAR ■ ■
■ LITTLE WALTER, etc... ■

Location: Palais de la Mutualité de 14 à 17 h.

COURRIER de VEDETTES

« Boîte-à-zidées ». — Je crois que vous pouvez faire d'excellentes choses dans le domaine où il vous plairait d'évaluer. Je n'ai malheureusement pas votre adresse pour vous envoyer le nom des personnes à voir. Oui, Charles Trenet possède une magnifique villa à La Varenne et plusieurs pavillons dans le Midi.

Amie de Bel-Ami. — Vous me posez un tas de questions et vous oubliez de me dire où il faut vous répondre. Vous troublerais-je à ce point?...

Louis. — Essayez de suivre le cours d'Evelyne Baune. Sans doute obtiendrez-vous des résultats satisfaisants si vous avez quelque qualité dramatique.

Raymonde. — En effet, des cours sont donnés chaque soir au Club de la Chanson, rue de Ponthieu.

Mousse. — Si Jacques Jansen vous semble fier quand il paraît sur scène, c'est sans doute parce qu'il connaît bien sa valeur artistique et physique.

Yvette. — Jean Servais est d'un caractère assez sombre. Roger Dann est, en effet, le fiancé de Jacqueline Cadet, mais seulement dans la comédie musicale qu'ils jouent ensemble au Théâtre des Capucines... Henri Vidal n'est pas du tout un garçon désagréable.

Timide. — Téléphonez au cabaret où vous avez remarqué la jeune chanteuse dont vous ne connaissez pas le nom. Ils vous renseigneront sûrement.

Reine. — L'annonce du mariage de Louise Carletti avec Jimmy Gaillard n'est qu'une amusante idée publicitaire.

BEL-AMI.

Photo Harcourt

Enregistrez
vous-même
sur disque
Conservez
votre voix,
vos interprétations,
et celles des vôtres

STUDIO THORENS

15, Fbg Montmartre - Tél. : PRO 19-28

pour les soins intimes de la femme
GYRALDOSE
404, CHATELAIN, 107 Bd de la Mission-Marchand, COURBEVOIE (Seine)
Visa n° 144-P-1085

Photo Brücken



Ci-dessus, la jolie Monique Roland et Jean Paqui qu'on applaudit tous les soirs dans « L'Amant de Paille », une comédie gaie, au Théâtre Daunou.

Ci-contre, Maria Casarès et Jean Marchat dans une scène particulièrement émouvante de « Solness le Constructeur », au Théâtre des Mathurins.



Vous pourrez entendre pro- chainement...

SUR RADIO-GLOBE

DEPUIS plusieurs mois, nous vous parlons régulièrement des différentes activités qui se manifestent dans le monde radiophonique. Tour à tour, nous vous avons signalé les efforts entrepris par Radio-Paris et par la Radiodiffusion Nationale. Nous vous avons commenté leurs principales émissions; nous vous avons présenté les artistes que vous entendez le plus souvent et nous avons réalisé des reportages photographiques, toujours animés par le souci constant de l'actualité, de vous plaire et de vous informer.

Aujourd'hui, nous tenons à consacrer notre article habituel à un événement qui met en joie tous les sans-filistes. En effet, nous avons le grand plaisir de vous annoncer l'heureuse naissance d'un nouveau poste émetteur: Radio-Globe, dont les premières émissions ont été diffusées il y a quelques jours.

Ce fait, particulièrement marquant au moment où toute création devient difficile, n'a pas manqué de provoquer un certain intérêt à travers les ondes...

Radio-Globe est situé dans un des quartiers les plus élégants de Paris.

Avec un de nos meilleurs reporters, nous sommes allés rendre visite aux animateurs du poste dont tout Paris apprécie déjà les passionnantes initiatives. Le directeur de la station, Louis Salou, nous a conduits à travers les immenses studios d'enregistrement et d'émission. Cette construction importante

représente un véritable tour de force d'aménagement. Dans chacun des auditorium, nous avons assisté à la présentation d'un programme ou à sa répétition. Entre autres, nous avons remarqué Claude Marcy en train de débattre devant le micro les odieux et magnifiques problèmes du cœur, Jean Parédès devenu chanteur de charme à la manière de Jean Sablon et qui susurre la romance d'une façon exquise... Nul doute que les gentilles petites oreilles des charmantes auditrices soient à la fois extasiées, retenues, sensibles, séduites et conquises. Mais je crois personnellement que les auditrices se pâmeront davantage en écoutant chanter Jacques Jansen, qui, m'a-t-on dit, a fait la conquête radiophonique de sa femme... Le brillant radio-reporter François Périer nous a enthousiasmé par son audace et par ses trouvailles ingénieuses. Nous sommes ravis de savoir également qu'il est très amoureux de Gaby Sylvia, qui plaît tant au sympathique photographe Julien Carette...

Nous aimerions vous faire pénétrer davantage dans les coulisses de Radio-Globe, mais la place nous manque pour dire ici tout ce que nous avons vu. Cependant, vous pourrez entendre les émissions de ce poste en allant voir prochainement sur l'écran « Bonsoir Mesdames, Bonsoir Messieurs », une réalisation de Roland Tual, d'après un scénario de Robert Desnos... car, une fois de plus, il s'agit d'un film, mais d'un film sur la radio!

B. FABRE.



Ph Lido

1. Dans l'auditorium de Radio-Globe, Jacques Jansen et sa femme se croyaient seuls, sans doute... mais un photographe les épiait avec curiosité.
2. Et celui-ci, vous l'avez sans doute déjà reconnu, n'est autre que l'inénarrable Julien Carette, grand et joyeux maître de la plaque sensible.
3. Et revoici Jacques Jansen interviewé par François Périer, radio-reporter de la plus joyeuse tradition journalistique

Le Rideau se lève



Jacques SILVAIN, dont toute la presse a signalé les brillants débuts dans « Le Pain de Notre Vie », au Théâtre de l'Œuvre, est un élève de Tonia NAVAR (11, r. Beaujon. Car. 57-86).
Photo Harcourt

ETOILE
le MUSIC-HALL DE PARIS
CHARPINI et BRANCATO
et
un programme étoile

MONT-PARNASSE-GASTON-BATY
Une prodigieuse aventure
CRISTOBAL
C¹e D'ART DRAMATIQUE

MONSIEUR
Cabaret Restaurant Orchestre Tzigane
94, rue d'Amsterdam

L'AIGLON
11, rue de Berri (Champs-Élysées)
Téléph. : BALzac 44-32
ANDREX
Josette DAYDE
LUCCHESSI

Cinéma

AUBERT PALACE
CLUB DES VEDETTES
*
LE BARON FANTÔME
Dialogues de Jean Cocteau
avec A. LEFAUR, O. JOYEUX
A. CUNY, G. DORZIAT, ALERME
J. HOLT, A. CLARIOND, de la Comédie Française



Armand CHARLET, la vedette, et Marcel ICHAC, le réalisateur, quand ils tournent « A l'assaut des Aiguilles du Diable », le grand prix du documentaire 1943.
Photo Marcel Ichac

Théâtres

AMBASSADEURS - ALICE COCEA
DUO
de P. Géraldy, d'après le roman de Colette
Valentine TESSIER - Marcel ANDRÉ
COUTAN-LAMBERT, Philippe OLIVE

ATELIER
L'HONORABLE M^r PEPYS 120^e
de M. Georges COUTURIER
Soirées 19 h. 30 (sauf dimanche et lundi)
Matinées : dimanche 14 h. et 17 h. 30.

JEUDI 24 JUIN
PREMIÈRE
à MARIGNY
de la célèbre opérette
DÉDÉ
LOCATION OUVERTE : ELY. 06-91

- Les films que vous irez voir :**
- Aubert Palace, 26, boul. des Italiens, PRO. 84-84. M.
 - Balzac, 138, Champs-Élysées, ELY. 82-70. M.
 - Berthier, 35, bd Berthier, GAL. 74-15. M.
 - Biarritz, 79, Champs-Élysées, ELY. 42-33. M.
 - Bonaparte, 76, rue Bonaparte, DAN. 12-12. V.
 - Caméo, 32, Bd des Italiens, PRO. 20-89.
 - Cinéma Champs-Élysées, 118, Champs-Élysées, ELY. 61-70. V.
 - Cinéma Opéra, 4, Ch.-d'Antin, PRO. 01-90. V.
 - Clichy-Palace, 48, Av. de Clichy, MAR. 20-43. M.
 - Club des Vedettes, 2, rue des Italiens, PRO. 88-81. V.
 - Delambre (Le), 11, r. Delambre, DAN. 30-12. M.
 - Denfert-Rochereau, 24, Place Denfert, ODE. 00-11. V.
 - Ermilage, 12, Ch.-Élysées, ELY. 15-71. V.
 - Gaumont-Palace, Place Clichy, MAR. 58-00. V.
 - Helder (Le), 34, bd des Italiens, PRO. 11-24. V.
 - Impérial, 29, Boul. des Italiens, RIC. 72-52.
 - Lord-Byron, 122, Champs-Élysées, BAB. 04-22. M.
 - Lux Bastille, Place de la Bastille, DID. 79-17.
 - Lux Rennes, 76, r. de Rennes, LIT. 82-25. M.
 - Madeleine, 14, Boul. de la Madeleine, OPE. 56-03. M.
 - Marbeuf, 34, rue Marbeuf, BAL. 47-19. M.
 - Marivaux, 15, boulevard des Italiens, RIC. 83-90. V.
 - Miramir, Place de Rennes, DAN. 41-02. M. et V.
 - Moulin Rouge, Place Blanche, MON. 63-26. M.
 - Normandie, 116, Champs-Élysées, ELY. 41-18. V.
 - Olympia, 28, Boul. des Capucines, OPE. 47-20. V.
 - Paramount, 12, Boul. des Capucines, OPE. 34-30. M.
 - Radio-Cité Bastille, 5, faubourg Saint-Antoine, Dor. 54-40. M.
 - Radio-Cité Opéra, 8, boulevard des Capucines, Opé. 95-48. M.
 - Radio-Cité Montparnasse, 8, rue de la Galté, DAN. 46-51. M.
 - Régent, 113, av. de Neuilly (Métro Sablon), M.
 - Scala, 113, Bd de Strasbourg, V.
 - Studio-Parnasse, 22 bis, rue Bréa, DAN. 58-00. V.
 - Triomphe, 92, Champs-Élysées, BAL. 45-76. V.
 - Vivienne, 49, rue Vivienne, GUT. 41-39. M.
- Les lettres M. (Mardi) et V. (Vendredi) indiquent le jour de fermeture hebdomadaire.

- Du 16 au 22 Juin**
- Le Baron fantôme
 - Retour de Flamme
 - Le Voyageur de la Toussaint
 - La Main du Diable
 - Le Loup de Malveneur
 - Tabou
 - A l'assaut des Aiguilles du Diable
 - Coup de Feu dans la Nuit
 - La Dame de l'Ouest
 - Le Baron fantôme
 - Le Mystère de la 13^e Chaise
 - Un grand amour de Beethoven
 - Lumière d'Été
 - Son Fil
 - Le Chant de l'Exilé
 - Lumière d'Été
 - Capitaine tempête
 - Terre de Feu
 - Le Comte de Monte-Cristo (2^e tp.)
 - Le Capitaine Fracasse
 - Monsieur des Lourdes
 - Monsieur des Lourdes
 - A la Belle Frégate
 - Coup de Feu dans la Nuit
 - 28 ans de Bonheur
 - Tragédie au Cirque
 - Les Filles du Pêche
 - Signé Illisible
 - Andorra
 - Trafic au Large
 - Troublante Venise
 - Le Roman de Daniela Goremkim
 - Picpus
 - Le Chant de l'Exilé
 - Le Camion Blanc

- Du 23 au 29 Juin**
- Le Baron fantôme.
 - Retour de Flamme
 - Le Chant de l'Exilé
 - Des Jeunes Filles dans la Nuit
 - Tabou
 - A l'assaut des Aiguilles du Diable
 - Une Vie de Chien
 - Son Fil
 - Le Baron fantôme
 - Un Meurtre a été commis
 - Fille d'Ève
 - Lumière d'Été
 - Madame et le Mort
 - Le Chant de l'Exilé
 - Lumière d'Été
 - Capitaine Tempête
 - La Nuit Fantastique
 - Le Prince Charmant
 - Capitaine Fracasse
 - Monsieur des Lourdes
 - Monsieur des Lourdes
 - Pilote malgré lui
 - Andorra
 - 28 ans de Bonheur
 - Malaria
 - Les Filles du Pêche
 - L'Homme qui joue avec le Feu
 - Goupi Mains Rouges
 - Arsène Lupin
 - La Dame de l'Ouest
 - Pontcarraz
 - Traqués dans la jungle
 - Une Vie de Chien
 - Le Camion blanc

THÉÂTRE DE L'AVENUE
SUZY PRIM
et
RENÉ DARY
interprètent
LA VISITEUSE
Pièce en 3 actes de STEVE PASSEUR

Nos Echos

On annonce la mort, à 70 ans, du chanteur populaire Pierre Lerda, une des vedettes de l'ancienne Gaité-Rochecouart

La première à bureaux ouverts du « Contrôleur des Wagons-Lits », l'impensable succès de fou-rire d'Alexandre Bisson, a eu lieu le mercredi 16 juin, au Théâtre de la Porte-Saint-Martin. C'est seulement pour une série de trente représentations que cette pièce y est reprise.

« Iphigénie à Delphes », de Gerhart Hauptmann, sera donné à la Comédie-Française pour le mois de juin, le 20 et le 25 en soirée, à 19 h. 45. La pièce sera affichée avec « Le Sicilien ou l'Amour peintre ».

DAUNOU
Le soir à 20 heures
L'AMANT DE PAILLE
COMÉDIE GAIE
J. PAQUI - M. ROLLAND

MATHURINS
Soirée 20 h. sauf lundi.
Matinée dim. 15h.
JEAN MARCHAT
MARIA CASARÉS
SOLNESS
LE
CONSTRUCTEUR

Jardin de Montmartre
1, Avenue Junot
Métro : Blanche ou Lamarck
Tous les jours et dimanche, de 11 à 23 h.
APÉRITIF-COCKTAIL
THÉ-SPECTACLE
dans un cadre champêtre sur le plus haut site de Paris...

SHEHERAZADE
de 22 h. à l'aube, sauf lundi
ABRI - 3, RUE DE LIÈGE - TRI. 41-68

MIRAVAU-MARBEUF
RAYMOND BOUTEAL
GERMAINE DERMOZ
MILLA PARELY
CONSTANT REMY
MONSIEUR des LOURDINES
GILDE GENIA et CARETTI
RÉALISATION DE PIERRE DE NOURAIN

Dans « Aventure en Mer », d'Alfred Machard, à l'Ambigu, tous les interprètes masculins, à commencer par Marcel Vallée, Maxime Faber et Dréan, ont été habillés avec beaucoup de chic par le maître tailleur GIANUZZI (67, rue d'Aboukir).

Vedettes
L'hebdomadaire du théâtre, de la vie parisienne et du cinéma * Paraît le Samedi 4^e Année
23, RUE CHAUCHAT, PARIS-9^e
TAI. 50-43 (lignes groupées)
Chèques postaux : Paris 1790-33
PRIX DE L'ABONNEMENT
Un an (52 numéros) 180 fr.
6 mois (26 numéros) 95 fr.

230^e Nouveautés
IMMENSE SUCCÈS
Jean TISSIER
et
Germaine LAUGIER
dans
L'AMANT DE BORNÉO
Tous les soirs 20 heures (sauf jeudi)
Dimanches et Fêtes 15 heures

BAGATELLE
Le Cabaret le plus somptueux de Paris vous présente une Pléiade de Vedettes
20, Rue de Clichy
TRI. 79-33

Suzy Solidor
ET UN PROGRAMME DE GOUT ET DE QUALITÉ AU CABARET
"LA VIE PARISIENNE"
12, rue Ste-Anne - RIC. 97-86

MIRAMAR
GARE MONT-PARNASSE DAN 41-02
Fermeture Mardi et Vend. Mat. 14 h. 30 à 18 h. 35. S. 20 h. 30
PILOTE MALGRÉ LUI

FOU D'AMOUR
AU MAX LINDER

CINÉMA DES CHAMPS-ÉLYSÉES
11^e ET SENSATIONNEL PROGRAMME « ARTS - SCIENCES - VOYAGES »
L'ASSAUT DES AIGUILLES DU DIABLE
GRAND PRIX DU FILM DOCUMENTAIRE 1943
Nos Tailleurs d'Images - Le Tonnelier
La Danse macabre — Pescagel — Une Journée avec Cerdan
Perm. 16 h. (le dim 14 h.) à 22 h. 30. Relâche le vendredi



Dany GANNE, la belle chanteuse qui obtient un gros succès tous les soirs à Shéhérazade.
Photo Le Studio



Germaine DERMOZ et Fernand FABRE dans une scène d'« Edith », la nouvelle pièce du Théâtre du Vieux-Colombier, la pièce qu'il faut aller voir.
Photo Studio Harcourt



Lucien BAROUX, conservateur du curieux musée Ménard, paraît tout heureux de vous présenter sa fille adoptive, la charmante Foun-Sen, qui tient l'un des principaux rôles de la « Collection Ménard », un film de Bernard Roland qui s'annonce comme l'un des grands succès de rire de la saison prochaine.
Photo Raymond Vainquel



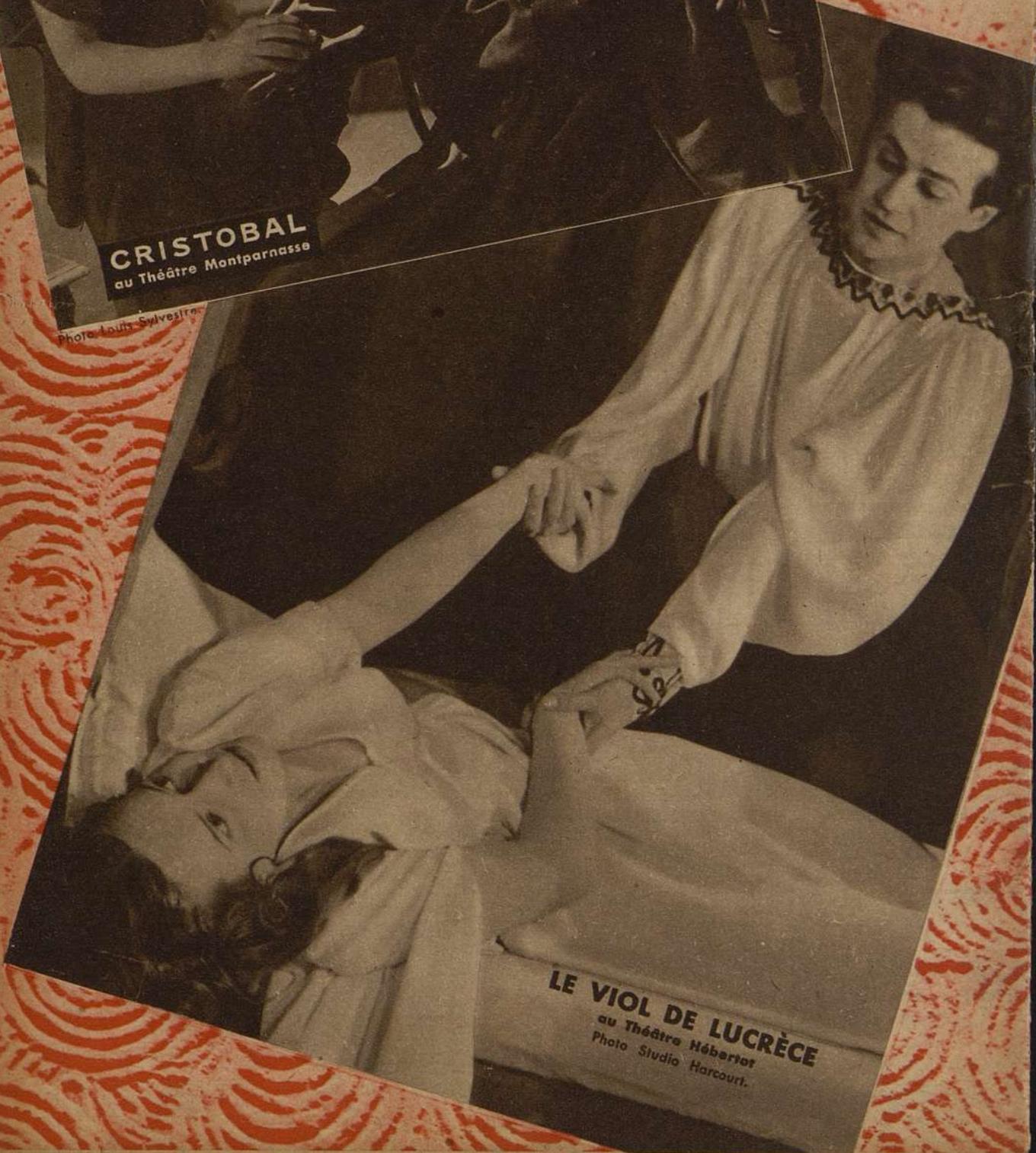
Ce délicieux chapeau a été porté au cours d'une fête récente par sa créatrice, la jolie Mme Caroline RAN-CHIN, modes, 10, rue Duphot.
Photo Scholl

Deux spectacles
à voir



CRISTOBAL
au Théâtre Montparnasse

Photo Louis Sylvestre



LE VIOL DE LUCRÈCE
au Théâtre Hébertot
Photo Studio Harcourt.